

Analyse de livre

■ Raphaël Gaillard
L'Homme augmenté
Paris : Grasset, 2024

Voici deux lectures effectuées à la rédaction de la revue.

Analyse de Thierry Trémine

« Parfois la magie fonctionne et parfois elle ne fonctionne pas ».

« Peau de la vieille hutte », dit « Grand père », chef des cheyennes dans *Little Big Man* d'Arthur Penn, dans la scène inoubliable de la rencontre de la mort et d'une goutte de pluie.

Cet essai est délibérément optimiste. Dans *L'Homme augmenté* de Raphaël Gaillard, on passe par les splendides découvertes technomédicales aidant à la récupération de facultés corporelles ou psychologiques, majoritairement neurologiques, qui étaient blessées ou atteintes par la maladie, puis on va de l'homme réparé à l'homme augmenté. Mais ici, on passe d'un monde éthique à l'inconnu, au commerce, au management, etc. On retrouve le débat envahissant des transhumanismes, posthumanismes et toutes les prépositions qui dispersent la morale dans les bioéthiques, nano-éthiques, post éthiques, etc.

Après l'homme neuronal, l'homme de parole, l'homme économique, etc., chaque époque opère un décalage du regard et propose une idée dominante de l'être humain dans sa tribu : citoyen, sujet, être, individu, self, etc., selon

les problématiques dominantes et les découvertes. Ici, il s'agit donc de *l'homme*, « augmenté » selon le vocabulaire que l'auteur veut détacher du transhumanisme. Ce sont ici les progrès de la médecine qui soutiennent d'abord l'augmentation de l'humain. L'hypothèse centrale de cet essai considère qu'il s'agit, entre l'homme et la technologie, de la suite de l'hybridation commencée avec l'écriture et la lecture il y a 5000 ans. Tout texte est forcément redevable à l'histoire et l'esthétique des lecteurs, mais l'écriture commence sur les tablettes mésopotamiennes avec le commerce, puis l'imprimerie connaît rapidement la censure, la mise à l'index et la confrontation avec les pouvoirs en place. Qu'en est-il aujourd'hui ? La censure manque parfois dans les Gafam, et l'on n'y trouve ni éthique ni morale dans la galopade commerciale ! Qu'est-ce que le progrès aujourd'hui ?

Le livre fourmille de références démonstratives sur des recherches pointues de neurophysiologie ou de neuropsychologie, avec quelques références plus personnelles, cette fois nettement associatives. Il y est donc question de « l'homme », « animale rationale, *loquens, erectum*, bimana » selon Linné. Homme de Neandertal, de Cro-Magnon, de Solo, etc. et maintenant homme augmenté, sorti de sa grotte il y a 40 000 ans ; pour devoir peut-être y revenir, malgré son hybridation.

On retrouve dans le livre l'habituelle confrontation entre l'individu et le sujet, vocable trop facile que l'auteur n'aime point. Le « sujet » fut envahissant à une époque du tout langage qui méprisait les neurones et le corps. Le retour fut cruel pour les sophistes, mais la « neuromanie » l'est tout autant [1].

Ce débat entre le sujet et l'individu ne serait quand même pas vain, si l'on quittait les dogmatismes et les emphases, mais le « self manager » emporte maintenant le tout [2]. Quant à la Cité...

Il y a du danger à vouloir parler de l'homme, avec ce portrait omniprésent de l'être humain sous forme de l'individu ou du self noyé dans un bonheurisme sans fin qui ne souffre comme vie sociale que la comparaison et, comme l'a dit Bernard Lahire, la paresse intellectuelle de penser un autre monde, celui où le bonheur n'est pas à portée de main, dans une société qui n'existe pas, comme le disait la très augmentée madame Thatcher. Pourtant, on rappellera que l'homme augmenté vit dans une planète à l'agonie traversée par des conflits meurtriers, des exodes, des génocides, et le progrès, pour certains, ne se situe plus que dans la décroissance. L'homme augmenté risque d'être un individu assez fierot comme son narcissisme l'exige, le Custer de *Little Big Man*, en quelque sorte, dans un occident « infobèse » qui redoute avant tout l'ennui.

Ce livre est informatif et se lit avec plaisir. On passe donc du domaine de la neurologie au bio de notre trilogie ; la psychopathologie et les thérapeutiques neuromodulateurs sont abordés mais le social reste très discret sur les pentes neigeuses de la Suisse, censées neuromoduler vivement l'auteur. La dimension proprement politique des Gafam, le commerce, l'inégalité numérique et l'homme oublié ne font pas partie de la démonstration et l'auteur se réclame d'une humeur expansive, ou d'un idéalisme passionné. Car si l'on ne peut s'arroger la totalité de l'existant, il faut se méfier de cette tendance de notre époque au paradigme miraculeux qui rassemble l'individu postmoderne dispersé et tient souvent en deux mots quasi religieux ; d'ailleurs, le seul qui prétendit pouvoir parler de la totalité de l'être humain fut Paul VI dans son encyclique

Rubrique coordonnée
par Joséphine Caubel

Humanae vitae où le magister de l'Église donnait une vision globale, syncrétique et définitive de l'homme et du matrimoine.

Il persiste heureusement une éthique de la discussion dont cet essai fait partie ; on restera avec l'auteur lui-même sur un certain doute quant à l'acquisition fuyante, l'accumulation de cette « augmentation » sur le modèle de l'addiction dans la société consumériste du metaverse, dont un cerveau bis nous faciliterait l'usage. Prudence donc, sur cet humanoïde tout-en-deux à venir. À la fin, le livre patauge un peu dans l'intelligence artificielle et l'auteur en appelle alors à Plutarque, Pic de la Mirandole, Cervantes, Rabelais et la fameuse lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, ses filles et Harry Potter, etc¹ ; comme autant d'humanités mises en contrepoint des Elon Musc !

L'intelligence artificielle nous augmentera certainement, mais vers quelle pente ? La médecine de précision est éthique et prometteuse, la technopensée beaucoup moins. Cette foire d'empoigne prend l'aspect d'une course ; vers quoi ? Il ne faut pas trop faire le « malin » ! Y aura-t-il des élus et des laissés-pour-compte ? Rappelons que dans le Far West d'Arthur Penn, les Indiens ne sont pas tous les mêmes. Les Cheyennes s'appellent la tribu des « êtres humains », alors que les Pawnees sont des « sauvages » et Custer, l'homme blanc est d'une foi totale en son intelligence qui le rend cependant inconscient de la défaite à venir à Little Big Horn. Pourtant, seul Custer savait lire une carte.

Thierry Trémine
Rédacteur en chef
<thierry.tremine@jle.com>

Références

1. Cécile Laborie. « L'époque », *Lemonde*, 24 mars 2023.
2. Renault A. *L'ère de l'individu*. Paris : NRF Gallimard, 1991.

¹ L'auteur a oublié Faust.

Analyse de Suzanne Parizot

La psychiatrie est censée soulager des personnes se plaignant de souffrir (et faisant souffrir par leur comportement) de troubles psychiques. Elle est loin de sa caricature d'une technique plus ou moins radicale visant à supprimer tout ce qui, dans la production mentale serait, simplement « hors norme », hors statistiques ; elle est consubstantiellement une réflexion sur la liberté, la pensée et le destin humains, qu'ils soient considérés comme pathologiques ou « normaux ». Sa pratique implique des savoirs divers, se développant dans des directions variables au cours du temps, tout en s'appuyant sur une tradition culturelle, des données scientifiques, des connaissances philosophiques, des recherches, tout ce qui forge, malgré l'abondance et la variété des sources de connaissance, un certain corpus conceptuel. Ce corpus s'affiche comme un savoir spécialisé qui connaît ses limites, ses insuffisances à comprendre la maladie mentale, mais qui a aussi des succès, quelques points fixes de certitudes, une expertise reconnue des souffrances et déviances mentales... Avec la plupart des psychiatres (en particulier ceux qui s'impliquent dans l'écriture, la publication, l'enseignement), j'ai toujours défendu que l'exercice psychiatrique devait se faire dans un champ de connaissances et de réflexion le plus large possible permettant d'aborder le soin des troubles mentaux avec les outils les plus efficaces pour une adaptation à chaque problème, en rapport avec les données actualisées de la « science ». Parfois, ce champ de connaissances et d'application apparaît bien marécageux, en décalage avec nos grandes déclarations, ou saccagé par des simplifications abusives visant la destruction du sillon voisin, alors que la culture de ce champ de compréhension, de recherches, nécessiterait le respect de l'ensemble du terrain, avec la tolérance pour des sillons ni forcément parallèles, ni convergents, mais qui

forment, *in fine*, une grande aire de culture visant à embrasser une grande aire de problèmes.

C'est le sens général de la cohabitation des très divers articles qui paraissent dans la revue de *l'Information Psychiatrique* depuis bien longtemps. Il est impossible de citer tous les travaux présentés sur la question « neurosciences » dans la revue au long des années. On peut rappeler, à titre d'exemples, les divers dossiers spécialisés sur les neurosciences (au moins un par an) et aussi certains écrits de psychiatres non impliqués dans la recherche neuroscientifique, mais acteurs centraux dans les perspectives du groupe de *l'Information Psychiatrique*, parce qu'ils ont insisté sur la place de cette question : Lantéri-Laura (divers articles dont celui paru en 2000) [3] ou encore un article marquant signé de Jean Charles Pascal et Thierry Tremine – qui entamait alors sa carrière de rédacteur en chef – texte d'une conférence aux XXI^{es} journées de *l'Information Psychiatrique*, à Québec en 2002. Dans ce texte [4], ils rapportaient particulièrement l'opinion d'un éminent prix Nobel, Eric Kandel (spécialiste de la mémoire) affirmant l'importance du « vécu » et réfutant la réduction organiciste... Cependant, on doit constater parfois un certain déséquilibre entre les niveaux d'information, produits dans la revue selon le sujet. Ainsi, quand, avec quelques collègues, petit groupe de rédacteurs² nous avons publié la rubrique « mémoires vives » (entre 2013 et 2018) avec deux séries d'interviews, parmi la communauté psychiatrique française, tentant de présenter les traces des influences scientifiques et culturelles dans les pratiques actuelles, nous avons négligé l'importance des conceptions « organicistes ». Nous avons été attentifs

² Cécile Hanon, Suzanne Parizot, Roman Petrouchine, Martin Reça, Marion Sicard. Deux séries d'une douzaine d'articles interviews : 2013-2016 autour de l'influence de l'antipsychiatrie, 2015-2020 sur l'influence de la psychanalyse, voir sur infopsy.fr.

à dégager deux racines contemporaines de la pratique, telle que nous la connaissons : L'antipsychiatrie et la psychanalyse, deux références balisant la culture des psychiatres de ma génération... mais rien sur la neurologie. Maintenant, je regrette l'absence dans la conception de cette rubrique « mémoires vives », de l'investigation d'une autre racine, celle du socle « bio » de la fameuse trilogie bio-psycho-social définissant la psychiatrie (d'après Lanteri Laura : formalisé par George Libman Engel, aux USA, en 1977). Cela concerne tout ce qui s'appelle actuellement « neurosciences », et auxquelles on devra bientôt ajouter les « neuro-technologies », sur lesquelles insiste, avec raison, Raphael Gaillard (professeur de psychiatrie à Paris). Dans ce projet de partager l'histoire contemporaine de la psychiatrie française à travers des rencontres vivantes avec ses acteurs, nous aurions dû aussi interroger aussi d'autres personnalités, qui ont construit les données actuelles en neurosciences. Nous aurions dû essayer de mieux comprendre le cheminement de collègues qui, parfois de façon maladroitement conquérante, s'appuient fermement sur celles-ci pour soigner les patients psychiatriques. C'est ce que j'ai pensé en lisant le livre de Raphael Gaillard... Je crois que nous n'avons pas donné toute leur place à divers collègues ou chercheurs, plus éloignés de notre cercle scientifique habituel, qui ont contribué à enrichir considérablement la psychiatrie dans la fin du vingtième siècle. Aujourd'hui, je trouve dommage, par exemple, de n'avoir pas engagé notre rubrique « mémoires vives » à rencontrer Roger Guillemin – ce chercheur (et « trouveur », ce qui est plus rare !) prix Nobel de physiologie et de médecine en 1977, qui s'est focalisé sur les liens entre cerveau et organisme. Le professeur Roger Guillemin, français émigré aux USA, vient de décéder à l'âge de 100 ans. Si nous devons saluer sa mémoire, nous devons aussi regretter de ne pas l'avoir publié dans *l'Information psychiatrique*. On

peut également se souvenir de son histoire personnelle, assez exemplaire, avec la non-admission de cet esprit brillant – probablement pas assez conformiste – dans le cercle académique français, l'obligeant, à son grand regret, à s'expatrier... au Canada, puis définitivement aux USA pour poursuivre ses fructueuses recherches. Son premier objet de recherches liant cerveau et systèmes endocriniens a été le « stress », ainsi baptisé par Selye, avec lequel il avait d'abord travaillé, construisant sa thèse, présentée à Lyon en 1951 sans emporter l'enthousiasme des instances universitaires. Sur le stress, il nous évoquait encore ses idées personnelles à Saint Jean de Dieu 35 ans plus tard (je l'avais invité pour un de nos séminaires de recherche sur la schizophrénie)... le point de vue d'un pur neuroscientifique, dont les travaux ont abordé l'endocrinologie plus que la psychiatrie, aurait peut-être éclairé différemment une préoccupation actuelle majeure au cœur de la psychiatrie qui doit soigner des patients « traumatisés », plongés dans un monde de violence, confrontés aux épidémies, aux guerres, au terrorisme...

Plutôt que de se lamenter sur les lacunes, la rédaction de la revue réfléchit à donner un nouvel élan pour la publication d'articles portant sur les aspects neuroscientifiques ; ces aspects très (trop se plaignent certains) présents dans les formations actuelles, demandent, pour tous les praticiens, à la fois des informations précises, actualisées et un espace de réflexion approfondie, demeurant dans une perspective épistémologique, en lien avec les autres savoirs de la psychiatrie.

Le monde bouge toujours, probablement de plus en plus vite et surtout se complexifie. Tout l'intérêt du livre de Gaillard (facile à lire car d'un style particulièrement agréable pour un ouvrage scientifique) est d'offrir une information large sur l'évolution autour des neurotechnologies, nous alertant sur leur usage croissant et la nécessité pour les psychiatres d'intégrer

ces nouvelles données. Mais, devant la complexification, on redoute toute simplification totalisante pour expliquer, comprendre le monde ; certaines simplifications seront nécessaires pour cerner une question ciblée, apportant une explication appropriée sur un point précis, un but pragmatique déterminé... Hélas, on voit que ce livre n'évite pas le réductionnisme, malgré la hauteur des connaissances et l'intelligence de son auteur et certains de ses questionnements épistémologiques, issus de l'auto-observation (ou auto-fiction ?, assez sympathique au demeurant), ou encore du récit de quelques problématiques rencontrées en clinique. On peut y lire que « Pensée et cerveau ne font qu'un... » simplification qui semble vraiment abusive, même si on peut approuver la suite de la phrase : « agir sur l'un agit sur l'autre ». Réduire la pensée freudienne à des « élucubrations » ne paraît pas seulement ce qu'on appelle « une réduction pragmatique » qui limiterait volontairement le champ de la réflexion ou de la recherche, mais un véritable réductionnisme idéologique qui sonne intellectuellement faux. Il y a, par exemple l'abandon de tout un pan des recherches sur la mémoire quand on refuse d'envisager les développements de la notion de refoulement, car la mémoire n'est pas seulement rabattable sur des problèmes de neurones. L'absence de connaissances croisées, à interroger, est une critique fondamentale pour cette lecture. Ce texte semble s'appuyer sur un véritable aveuglement. On découvre dans ce livre, qui m'a pourtant vivement intéressée, le développement d'une pensée oubliant que « Je est (toujours) un autre », en lien avec les autres. Au long des chapitres, on assiste à la démonstration intelligente et documentée d'un homme-cerveau, un solitaire qui n'est pas constitutionnellement tributaire de sa rencontre avec l'autre... pas même avec la mère du nourrisson, ici absente dans la constitution du psychisme. Je dirais presque que nous assistons à

une thèse qui pourrait s'intituler « L'HOMME AMPUTÉ ». Si on comprend bien la thèse de « l'hybridation » avec les machines, on ne peut négliger, dans un ouvrage, qui se présente comme une réflexion sur l'homme, le fait que le premier mélange identitaire formant la pensée, est celui de l'homme « social » rencontrant dans le miroir son image, certes narcissique, mais surtout en lien avec l'autre. Enfin, l'auteur se rattrape un peu (de ce raisonnement qui fait fi de toutes les autres données de la psychiatrie, en résumé celle-ci à l'étude neurologique du cerveau) en avançant une autre thèse autour d'une hybridation fondamentale par l'écriture, la lecture, le livre... C'est un bel exercice de style qui rappelle que notre auteur a fait d'autres études que celles de médecine, admis là où même notre intelligent président n'a pas été admis. Cela paraît, pourtant, une injonction « d'hybridation » très insuffisante pour former une personne en bonne santé mentale ! Ces recommandations de lecture forment un texte agréable mais un peu artificiel, ne disant jamais que le bienfait de toute littérature réside dans la rencontre de l'autre, « d'autres vies que la mienne, » selon le titre d'un beau roman d'Emmanuel Carrère.

Merci au professeur Raphael Gaillard de nous faire réfléchir à une problématique d'actualité, de nous mettre l'esprit en plus grande

ouverture sur la recherche et les découvertes des neurosciences. Je lui souhaite, cependant, de pouvoir humaniser son sujet neurologique, sorte de robot neuronal, vers un sujet qui serait « soi-même avec les autres » comme le disait mon ami suisse (qui était Professeur de psychiatrie à Lausanne), Pierre Bovet, paraphrasant le célèbre « soi-même comme un autre » de Paul Ricœur. Et puisque l'auteur dévoile ses origines suisses, on peut recommander aussi la lecture de divers Helvètes [5], qui ont, depuis plus longtemps que les psychiatres français, pratiqué le dialogue entre l'homme neuronal et l'homme psycho-social. Il faut lire, par exemple, certains qui se sont plongés dans la très difficile question des interactions croisées entre cerveau et communication humaine : Pierre Magistretti, neuroscientifique voyageur qui a été, entre autres, directeur du « Brain Mind Institute » de l'école polytechnique de Lausanne [6-9], qui a publié plusieurs articles et livres avec François Ansermet, professeur de pédopsychiatrie et psychanalyste à Genève [7-9]. Leurs réflexions différentes et conjointes évitent l'enfermement solipsiste, déjà par le choix de cette écriture collaborative... Ensuite, en particulier à propos de la plasticité neuronale, ils nous ont largement fait réfléchir aux interactions et intrications des divers niveaux de compréhension de l'homme bio-psycho-social,

totallement absentes de l'ouvrage que je viens de lire.

Mars 2024

Suzanne Parizot,
psychiatre honoraire des hôpitaux,
ex-médecin chef à l'hôpital
Saint Jean de Dieu, Lyon, France
<parizotrs@aol.com>

Liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de lien d'intérêts en rapport avec cette analyse de livre.

Références

- Lanteri-Laura G. L'avenir de la psychiatrie entre la neurologie et la psychologie. *Inf Psychiatr* 2000 ; 76 : 1121-32.
- Pascal JC, Trémine T. La question des neurosciences posée aux psychiatres. *Inf Psychiatr* 2003 ; 79 ; 10-18.
- Bovet P, Do KQ, Cuénod M. Clinique et biochimie de la schizophrénie : la convergence de deux perspectives. *Inf Psychiatr* 2001 ; 77 : 235-42.
- Parizot.S. Conus P. À la rencontre de Pierre Magistretti. *Inf Psychiatr* 2010 ; 86 (6) : 529-32.
- Magistretti P, Ansermet F. *Neurosciences et psychanalyse. Une Rencontre autour de la singularité* (travaux du Collège de France). Paris : Odile Jacob, 2010.
- Ansermet F, Magistretti P. À chacun son cerveau. *Plasticité neuronale et inconscient*. Paris : Odile Jacob, 2004.
- Ansermet F, Magistretti P. *La Science du plaisir*. Paris : Odile Jacob, 2010.